

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 5

Artikel: Nous, Vaudois !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220860>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pieds, que beaucoup de personnes ne peuvent supporter sans être indisposées, et qui en général est très nuisible à la santé. Après beaucoup de recherches et d'expériences, le sieur Dupertuis, maître cordonnier en cette ville, a trouvé le moyen sûr de rendre le cuir imperméable au point que les souliers, trempés extérieurement dans l'eau pendant plusieurs jours, resteront parfaitement secs intérieurement. La préparation qu'il fait subir au cuir contribue d'ailleurs beaucoup à la durée des souliers qu'il fabrique avec solidité et élégance ; ils sont enduits d'un cirage de sa composition, adapté au cuir ainsi préparé. Sa demeure est à la rue du Pré N° 10.

Margot, à la Cité, prie la personne qui lui a laissé, le jour de la Ste-Barbe 1824, un petit mortier à lancer des grenades, de le réclamer, d'ici au 31 courant, à défaut, on en disposera.

Des perches de bois de fayard pour la chambre et la cuisine ; plus, du sapin sec à vendre au moule, des fascines et autres bois de cuisine au moule. S'adresser à Jean Ducret, à la pinte de l'auberge d'Ouchy.

Frédéric Jaques, marchand bijoutier, rue Mercerie, vient de recevoir un nouveau genre de taille-plumes, d'un emploi très facile même pour les vieillards et les enfants ; il fait un nouveau genre de croix et boucles d'oreille en cheveux, dont on peut voir les modèles chez lui. Les personnes qui lui ont demandé des cassettes à cossin et glace, en trouveront un joli choix.

M. Delay-Maulaz, fabricant de dentelles en fil, au N° 6, rue Mercerie, continue à être bien assorti dans cet article qu'il cède au plus bas prix, en gros et en détail ; on trouve chez lui du charbon de fayard, première qualité, à 5 batz la seille, et du bon fromage de montagne, en gros et en détail.

La directrice actuelle des crutz a l'honneur d'exprimer aux personnes qui y contribuent combien elle est heureuse de pouvoir leur annoncer qu'elle a pu faire habiller chaudement plus de quatre-vingts pauvres, vieillards et enfants de tout âge, et avoir pu donner à beaucoup d'autres malheureux des secours en argent et autres choses nécessaires à leur état ; elle espère que les souscripteurs charitables voudront bien continuer de la mettre à même de distribuer encore de leur part et que cette bonne œuvre fera leur récompense.

Mme Porta-Collet.

Les abonnés à la Feuille d'Avis sont priés d'observer que le prix de cette feuille, comme cela est indiqué au-dessus de quelques-uns des numéros, est de 4 francs par année pour la ville, et de 5 batz au porteur. En sorte que ces 5 batz, quoiqu'acquittés au jour de l'an, ou les jours suivants, sont dûs par les abonnés, et ne sont nullement des étrennes.

CHEVEUX COURTS

*Chevelures des adorées
Jolis frisons, boucles dorées,
Qu'un peu de brise éparpillait !
Longues tresses des jouvencelles
Qui promenaient des étincelles
Sur la peau de lis et d'aïeul !
Parure qui fut la première
Qui vous habillait de lumière
Comme des reines de roman !
La main sacrilège est passée...
Et maintenant — ô fiancée ! —
Mon cœur est triste infiniment...
Mon cœur qu'un peu de songe affolle
Cherche en vain vos frimousses folles
Et l'éclair au fond de vos yeux...
Nos amours, nos belles folies,
Vous les avez ensevelies
Dans la gloire de vos cheveux !...*

E.-G. Perrier.

GENS DE CHEZ NOUS !

UNE tâche à remplir, un recensement à faire, et ce sont quelques expériences de plus.

Pour faire un recensement, il faut passer de maison en maison, de ferme en ferme, arriver chez le paysan au moment où il « gouverne » pour être sûr de le trouver chez lui. Car il s'agit de demander des renseignements « précis », d'obtenir l'âge exact de chacun, de savoir le lieu de sa naissance, le nom de sa commune d'origine, etc., enfin quoi, un tas de choses indiscrètes.

Et je commence par mon plus proche voisin, le père Abram.

Le père Abram est dans sa grange, après sa têche de regain fleurant si bon le serpolet.

— Bonjour, père Abram ! Je viens pour le recensement.

— Bonjour ! Ah oui, ce recensement. J'ai toujours cru que dans ces départements, ils s'occupaient surtout des bêtes. Enfin, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Voyons-voir, père Abram, quel est votre âge, au tout fin juste ?

— Mon âge... euh ! je ne dois pas avoir loin des soixante.

— Voyons, père Abram, ne faites pas comme les dames. Avez-vous vu la guerre de 70 ?

— Oh, bien sûr ; même que j'étais à l'école quand on nous a donné congé pour laisser la salle libre pour les pantalons rouges. Je pouvais bien avoir huit ou neuf ans.

— Donc, comptons. De 70 à aujourd'hui, 57 ans, plus huit ou neuf, ça fait 65 ou 66. Diable, vous cherchiez à vous rajeunir, père Abram.

Enfin, après dix bonnes minutes, j'ai pu arriver à savoir que le père Abram était de la Chan-deleur 1861.

La bonne Mélanie-Eugénie-Placidie est une bonne grand-mère de 78 ans qui n'aurait guère su me dire son âge si elle n'avait eu un vieux papier pour me le dire de façon sûre et certaine. Malheureusement, l'indication du lieu de naissance manquait. Ce fut toute une histoire.

— Voyons, tante Placidie, vous devez savoir où vous êtes née ?

— C'est sûr ! Je suis née chez mon père.

— Mais votre père, où demeurait-il ?

— Chez nous, dans la maison qu'il avait héritée de son oncle Elie.

— Ah bon ! Mais la maison de cet oncle Elie, où était-elle ?

— A Froideville, donc... Mais un verre de piquette, mon bon Mosieu ?

Pas de refus.

Wilhelmina est une plantureuse jeune femme de 35 ans, transplantée chez nous à un âge très tendre, et qui ne se ressent guère de son origine zurichoise. Elle a épousé un brave ouvrier de campagne de chez nous et lui a donné, tout à la file, sept fils et deux filles. Enfin, elle est à tel point musicalement douée qu'elle a obtenu en son temps de son mari l'autorisation de donner à son troisième fils le prénom d'Orphéon.

Et comme il s'agit d'étiqueter, toute sa nichée, Wilhelmina nous reçoit avec un sourire des plus accueillants.

— L'âge de ma marmaille ? Ce n'est pas bien difficile, mais il faut que j'y réfléchisse un peu. Voyons, j'ai eu mon premier une année, jour pour jour, après mon mariage. Eh bien, je me suis mariée la veille du Jeûne 1914. Alexandre-Ulysse, mon premier, est donc du samedi avant le Jeûne 1915.

— Pas bien possible, Madame, parce que la date du Jeûne varie d'une année à l'autre. Alors, tâchez de vous souvenir un peu mieux.

— Oh, écoutez, je m'en souviens, à présent. Il est né donc la veille du Jeûne, le jour où mon beau-frère s'est marié. J'étais invitée à la noce, mais vous pensez bien que je n'ai pas pu y aller. C'était le 15 septembre, 1915 donc.

— Et d'un. Voilà pour le premier. Et le second ?

— Popaul est né au mois de janvier suivant, et Orphéon est de la même année, de décembre.

— En 1917, vous voulez dire ?

— Non, en 1916 que je vous dis. Ah, attendez-voir, vous pourriez bien avoir raison...

J'étais déjà loin, en route pour la demeure de l'officier de l'état-civil, les enfants étant tous nés dans la commune.

Le « père » Cimetièrre est un bon vieux garçon, que les gens du village ont ainsi surnommé, en francisant son nom, parce qu'en réalité, il s'appelle Kirchhof, et vient d'une commune voisine de Berne, la capitale. Un jour, les rhumatismes lui sont remontés le long des jambes, l'ont mordu aux reins et martyrisé jusqu'à rude souffrance. Il avait demandé du secours à sa commune qui l'avait rapatrié à Berne. Dix jour après, il était de retour, et disait à tous à chacun :

— Je n'y tenais pas, là-bas. Avec ces « Allemands » et leur maïs, ça ne pouvait pas durer. Et puis qu'ils m'interdisaient d'entrer au café...

J'ai donc retrouvé le père Cimetièrre au milieu de ses choses familières, un pauvre petit mobilier ; et il s'y trouve heureux.

— Votre âge, Cimetièrre ?

— Septante-six ans. Le 17 janvier 1851, né à Lausanne.

— Va bien. Mais originaire d'où ? Vous êtes Bernois, sauf erreur ?

La voix de fausset de Cimetièrre se tait.

— Votre commune d'origine, voyons !

Silence toujours plus obstiné.

Et comme je m'obstine aussi, la voix qui me répond se fait rageuse :

— Ne me parlez jamais de ces espèces d'Allemands !

R.-H. R.

NOUS, VAUDOIS !

LES lignes suivantes sont extraites d'un article de Benjamin Vallotton, publié l'an dernier, par un journal neuchâtois, sous le titre : « Au Pays de Vaud ».

C'est une admirable description de l'esprit et du caractère vaudois. L'auteur, espérons-le, nous en voudra pas de procurer aux lecteurs du *Conteur* l'occasion et surtout le plaisir de les lire.

Ce n'est, nous le répétons, qu'un extrait.

Les responsabilités, on ne les recherche guère. On craint de se compromettre, de s'égarer dans les lieux où l'on pourrait se faire remarquer, témoin ce citoyen qui, poussant la porte du temple un dimanche matin, la referma et regagna son logis, expliquant à sa femme :

— Je ne suis pas entré, il n'y avait pas tout à fait assez de monde.

On critique rarement en face. On atténue. Mais comme on a de l'esprit, et du meilleur, on se fait tout de même comprendre. Ayant servi un vin de qualité médiocre, un aubergiste entendit ce doux reproche, tombé de la bouche d'un consommateur récalcitrant :

— Prenez garde, monsieur, ouvrez l'œil et le bon : vous avez dans votre établissement un type qui vous verse du vin dans votre eau.

Au Pays de Vaud, où Calvin est tempéré par Rabelais, on est, en masse, religieux sans excès, mystique sans extase, parfois sympathiquement indifférent, tolérant toujours.

Tolérant parce que pétri de bonhomie. D'une bonhomie constante qui aide à triompher des difficultés et des ennuis de la vie, qui se traduit par un humour paisible, d'une imagination cocasse, à base de pitié et de goguenardise devant quoi tombent toutes les sévérités.

Pétri de bonhomie : de pitié, aussi. Est-il possible d'avoir meilleur cœur qu'au Pays de Vaud ? Est-il un « interné », un grand blessé, un « rapatrié » un enténébré de France pour n'en pas tomber d'accord ? Durant quatre ans, jour après jour, les anonymes vaudois furent bons avec une délicatesse, une spontanéité qui mériteraient un volume...

Cependant, le Vaudois, timide, doutant de lui isolément, à la recherche du mot juste, ne donne son « plein » que versé dans une collectivité.

Pour se réaliser, il s'incorpore donc à dix sociétés (tir, gymnastique, chant, fanfare, etc.) il devient alors un incomparable « major de table », fait battre des bans redoublés, prend et reprend la parole, vit et vibre avec une intensité dont on le croyait incapable. En masse, il se révèle artiste. Il lui faut ce stimulant, cette excitation de l'individu plongé dans une foule. Nous trouvons alors le Vaudois du festival Dalcroze, de Mézière, des fêtes cantonales, qui joue, qui chante avec un naturel exquis, avec un art consommé. J'entends encore, à Yverdon, où, certain jour de l'an passé, cinq mille chanteurs, presque tous paysans, se donnèrent rendez-vous, ce cri ardent, puissant, monté du fond des âmes, émouvant de sobre et pourtant formidable conviction :

*Paysan, que fait la mort
A qui meurt dans notre guerre !
A qui meurt il reste encor
D'être mort pour notre terre...
Bons coups de faux !*

Et nous évoquons ici la mémoire de cet octogénaire chantant, devant une assemblée muette d'émotion, les exploits... théoriques de sa carabine. Sa tête blanche rejetée en arrière, les yeux au ciel, il provoquait les rois, les tyrans, les ennemis des peuples libres. Soudain, un fin sourire :

*...Avant que cette heure sonne,
Buvons tous à la liberté !*

A longs traits, tandis qu'on applaudissait à tout rompre, l'octogénaire donne le bon exemple.



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.
(Suite).

Son examen dura peu. Il se retourna, marcha du même pas grave vers sa place, mais ne s'assit pas. Sa chépine était encore à demi pleine. Il la repoussa au milieu de la table, et appela :

— Mademoiselle !

C'était, assurément, la première fois, que le régent Greyloz qualifiait ainsi la servante bernoise ; aussi Pierre Duplan crut-il judicieux de souligner.

— Eh ! eh ! Maedeli, voilà une...

Mais la fin de la phrase lui resta dans la gorge, arrêtée par le regard méprisant du vieillard.

— Voici pour mes trois décis, dit-il en mettant dans la main de la jeune fille une pièce de deux francs. Le reste est pour vous, car on ne me reverra plus dans cette salle.

Et, comme Pierre Duplan balbutiait quelque explication, l'ancien régent se retourna et du ton dont il lui parlait, jadis, à l'école, pour couper court à une réponse impertinente ou menteuse :

— Silence, crapaud, fit-il.

Puis, ayant salué tout le monde d'un signe de tête, il sortit.

Un malaise général suivit cette scène. L'atmosphère devint lourde dans la salle à boire. Jaques Bolle, qui avait repris sa place, demeura silencieux, sans même penser à boire. Les municipaux se taisaient, un peu ennuyés peut-être de se trouver là. L'ancien syndic Voutaz semblait fort intéressé par la « Feuille des avis officiels », et l'assesseur Turel, les yeux mi-clos, paraissait plongé dans une profonde méditation. Pierre Duplan, le premier, s'ébroua. Il avait acquis, comme valet, assez de philosophie et d'indifférence pour ne point demeurer longtemps sous l'impression d'une délicate. Il se ressaisit et manifesta hautement le dégoût de son métier. Vrai, on ne saurait comment faire pour contenter son monde. Les uns veulent ceci, les autres veulent cela. Les uns parlent de tout bouleverser, de tout transformer, de tout remettre à neuf, les autres se fâchent tout-rouge parce qu'on met de côté une vieille image. Comment voulez-vous qu'on s'en tire ?

— Et puis, par dessus le marché, être insulté, traité dans la boue ! A-t-on jamais vu ? Oh ! mais, vous savez, il ne faudrait pas croire que je vais me laisser marcher dessus par le régent Greyloz ! Ah, mais non ! Il a beau être vieux. Je ne me laisserai pas traiter de crapaud.

Furieux, maintenant, Pierre Duplan se promenait de long en large, dans la salle à boire, sans souci des clients, frappant du poing sur la table, heurtant les

escabeaux, qu'il repoussait d'une bourrade, gesticulant, menaçant.

— Non ! non ! quand c'est assez, c'est assez. Ce serait vraiment vergogne de ne pas se rebiffer. Et puis, je voudrais bien savoir qui est le maître, ici. Est-ce Pierre Duplan ou le régent Greyloz ? Ai-je le droit ou non de mettre contre mes murs ce qu'il me plaît. Il n'est pas content, le vieux ? Possible. Est-ce une raison pour « m'agoniser » ? Crapaud ? Ah ! non, il ne la portera pas en paradis celle-là.

Le batracien lui restait sur le cœur. Jaques Bolle, d'un air naïf, s'informa :

— Et que feras-tu ?

— Comment : que feras-tu ? Et le juge, l'a-t-on nommé pour les chiens ?

— Une plainte, alors ?

— Pourquoi pas ? Crois-tu que j'ai peur ? L'affaire est claire. Il y a assez de témoins.

Un peu glorieux, un peu narquois aussi à la pensée de mobiliser contre l'ancien régent un si joli contingent de gros bonnets, il désigna d'un geste la douzaine de clients qui avaient assisté à la scène.

— Oui, oui, répéta-t-il, il y a assez de témoins, et pas des moindres. Qu'en dites-vous, l'ancien ?

Il s'adressait au syndic Monod, remplacé lors des précédentes élections et auquel ses concitoyens donnaient ce surnom, à la fois familier et honorifique, en souvenir de ses fonctions municipales. Ainsi interpellé, l'ancien interrompit sa lecture et regardant Pierre Duplan bien en face :

— Je dis, pintier, que le régent Greyloz a bien fait et bien parlé. Respect pour lui.

Interloqué, d'abord, l'aubergiste hésita pendant quelques secondes, puis encoléré plus encore par cette attaque imprévue, il cria, perdant toute mesure :

— Faites attention, vous aussi, faites attention ! Je le répète : les témoins ne manquent pas. Et ils viendront pour vous comme pour l'autre. Je ne me laisserai pas faire, crénom !

L'ancien Monod n'élevait jamais la voix en parlant. Il évitait tout accent passionné ou brusque. Il attendait au lieu d'exagérer, mais cette fois, chacun remarqua que le ton était sensiblement plus haut et l'accent plus appuyé que de coutume.

— Des témoins, fit-il, eh ! bien, sais-tu, garçon, que je ne suis pas fâché d'en trouver, et, comme tu dis, non des moindres. Il y a des choses qui doivent être entendues par tous, et je voudrais que toute la commune fût là, tu m'entends, et : même tout le district.

Moqueur, Pierre Duplan ricana :

— Pourquoi pas tout le canton ?

— Et ce ne serait rien de trop.

— Bien de l'honneur pour moi.

— Oh ! ne va pas t'imaginer qu'il s'agisse de la petite histoire. Tu es vraiment du trop mince butin pour occuper longtemps deux hommes de sorte. Le régent Greyloz a eu raison de ne t'en pas dire davantage. Il a de l'escienc. Il sait la valeur des gens et la valeur des mots. Et, d'ailleurs, si tu avais tenu ta langue au chaud, il ne t'aurait pas qualifié si rudement. Tu l'as voulu. Prends-le pour ta gouverne. Et dis-toi bien surtout, que ce n'est pas à un garçon de ton âge de mener au juge, pour une bêtise, un homme qui pourrait être ton grand-père et dont tu fus l'écolier ; et pas un des meilleurs, pour sûr... Oh ! ne te redresse pas, mon pauvre, ne te redresse pas. J'étais de la commission d'école, en ce temps-là, et j'ai bonne mémoire, Dieu merci.

L'aubergiste écoutait, le dos appuyé au comptoir. Jaques Bolle approuva d'un clin d'œil, en connaisseur, puis, il fit signe à Maedeli, qui tricota paisiblement dans un coin de la salle, en bonne bernoise que les contingences extérieures ne boulerverraient guère. Maedeli apporta prestement deux nouveaux décis. Les municipaux, intéressés, se taisaient, attendant la suite, car il y aurait une suite, on le sentait. Et cette suite vint sans tarder.

— Si le régent Greyloz s'est indigné, il en avait le droit, disait l'ancien. Le chagrin l'a peut-être secoué autant que la colère, si ce n'est plus. Mais tu ne comprends rien à ces choses. Tu es comme les autres : tout nouveau, tout beau. Eh ! mon Dieu ! je ne te blâme pas, c'est ton âge. On aime le changement. On se laisse prendre par ce qui brille. Parbleu, j'ai été comme vous tous, seulement...

Il s'arrêta pour boire une gorgée de vin, et reprit : — ...Seulement, de mon temps on allait moins vite qu'aujourd'hui et, surtout c'était moins dangereux. Oh ! ne souris pas, syndic Voutaz, ne souris pas. Tu te dis : Voici ce vieux fou qui « remmode » sa rengaine. Oui, oui, tu le penses et tu n'es pas seul à le penser. Eh bien soit, va pour rengaine ; mais elle n'a rien qui fasse rire cette rengaine. Et il y a des gens, dans le canton — et non des moindres, comme dit le pintier — qui n'y trouveraient rien à reprendre, crois-le seulement.

Sa voix était redevenue paisible, un peu triste. — Voyez-vous, je ne prétends faire vergogne à personne, mais tout ce qu'on voit depuis « un pair » d'années par chez nous, ne me réjouit guère. Et je ne suis pas le seul.

(A suivre).

G. Héritier.

Une bonne raison. — Un jeune garçon s'exerce à monter à bicyclette, aidé par un autre à se maintenir sur la selle.

Un vieux monsieur qui regarde avec inquiétude la machine osciller, dit au second :

— Prenez bien garde de laisser tomber votre camarade !

L'interpellé, avec une belle franchise :

— Oh ! je fais attention, m'sieur, la bicyclette est à moi !

Royal Biograph. — Pour son programme de cette semaine, la Direction du Royal Biograph s'est assurée **Le Masque de Dentelle**, grand film gai, spirituel, pétillant d'esprit. Au même programme, **Une Femme très sport** ! grande comédie dramatique qui passionnera certainement tous les amateurs de l'imprévu et du mystérieux. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 30, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Théâtre Lumen. — Continuant la présentation de ses grandes exclusivités, la Direction du Théâtre Lumen annonce cette semaine un des grands succès de la cinématographie française **Carmen**, merveilleux film artistique et dramatique. Ajoutons encore qu'une adaptation musicale spéciale accompagne « Carmen », adaptation exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, sous la direction de M. Ern. Wüilleumier. La Direction du Théâtre Lumen avise le public que, malgré l'importance du spectacle, il n'y a pas d'augmentation du prix des places. Ajoutons que « Carmen » ne pourra tenir l'écran que sept jours seulement, aucune prolongation n'étant possible. Tous les jours matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 30, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc

Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.

W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

Bitter Diablerets

Apéritif sain

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque.

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.